

SARA

SIMPLE HISTOIRE

I



ELLE avait nom Sara. Elle était belle et jolie. Belle comme ces filles de la légende, jolie comme une héroïne de roman. Sa tête charmante reposait sur un cou délicieux que Rubens n'aurait pas dédaigné pour une de ses vierges. Sa taille était si petite, si petite, qu'on aurait juré pouvoir l'emprisonner avec dix doigts. Ses yeux veloutés, recouverts de longs cils, faisaient rêver. Sa bouche mignonne attirait les baisers. Tout au plus, elle avait vingt ans. Avec sa famille, elle habitait un coin charmant d'un pittoresque village situé à quelques heures de Mont-réal.

A son arrivée, il y a deux ans bientôt, sa beauté fit fureur, et à mesure que le temps s'enfuyait, elle causa du délire. Comme des papillons autour d'une fleur, les jeunes gens de l'endroit tournaient auprès d'elle.

Tous soupiraient, chacun désirait.

Mais, chose curieuse, Sara ne sentit pas son cœur battre pour l'un d'eux.

Elle écoutait bien tous ces compliments tournés avec art, mais elle n'y attachait aucune importance, pas la moindre attention.

Ce qu'il lui fallait, c'était un amour discret, pudique, un véritable amour.

Sans l'avoir cherché, elle l'a trouvé.

.

Un soir, à la veille d'un orage, une diligence lourdement chargée, suivie par les clameurs joyeuses des gamins, fit son entrée bruyante dans le village. Un peu passé l'église, la voiture s'arrêta et un jeune homme en descendit.

—C'est là, dit-il au cocher.

—Oui ! parmi ces arbres, répondit celui-ci.

Le jeune homme s'avança vers l'endroit indiqué, poussa une porte à claire-voie et allait pour entrer, quand subitement une jeune fille parut en criant :

—Voilà la diligence, Georges.

A la vue de l'étranger, elle jeta un petit cri et son visage devint la couleur d'une cerise.

Lui, resta presque troublé devant cette apparition. Et d'une voix tremblante, il bégaya une demande.

—C'est ici, monsieur, répondit la jeune fille, maintenant remise. Georges est dans la maison. Je cours le chercher.

A peine avait-elle fait quelques pas que le frère apparut. Tout joyeux, il s'écria :

—Ah ! enfin te voilà Arthur. Nous t'attendions avec impatience, va.

Puis, se tournant vers sa sœur :

—Sara, je te présente mon plus digne ami, Arthur Durand.

La jeune fille salua avec grâce ; un nouveau charme.

Et tous trois, précédés de Capitaine, une bête qu'on aimait bien, suivirent tranquillement l'allée menant à la maison.

Le soir s'écoula rapide.

Et quand vint l'heure de se retirer pour la nuit, Sara tendit sa main à Arthur qui eut soin de la garder longtemps dans la sienne.

Toute confuse, très rouge même, la jeune fille s'enfuit dans sa chambre. Le lendemain, levée la première, elle alla cueillir des fleurs dans le jardin. Ce fut dans cette gracieuse occupation qu'Arthur la trouva.

Sans qu'elle le vit, il s'avança vers elle et, quand il fut tout près :

—Mademoiselle, commença-t-il timidement.

Comme la veille, elle jeta un petit cri de surprise ; mais elle fut plus vite maîtresse d'elle.

Sans lui en vouloir, au contraire, de l'avoir ainsi effrayée, elle adressa au jeune homme un : "Bonjour monsieur," accompagné d'un sourire où il y avait mille choses aimables à deviner. Car, disons-le tout de suite, Sara trouvait Arthur charmant.

Elle y avait pensé la nuit, elle venait d'y penser.



Sans lui en vouloir de l'avoir ainsi effrayée, elle lui adressa un : "Bonjour, monsieur."—Page 165 col. 2.

Seulement, elle ne l'aimait pas encore, oh ! non ! mais elle ne pouvait s'empêcher de lui trouver un certain air de distinction. Sa voix, son parler, son serrement de main d'hier soir, son maintien de maintenant étaient si sympathiques.

Cette émotion soudaine, n'était-ce pas le prologue d'un amour ? Certes oui ! puisque deux jours après tous deux commencèrent le premier acte.

Ce fut un soir, pendant un rayon de lune, qu'Arthur se penchant à l'oreille de Sara lui dit bien bas :

—Je t'aime.

Faiblement, plus faiblement que le jeune homme, elle répondit :

—Et moi aussi, Arthur.

.

Comme des heures, des minutes, les jours s'é-

coulèrent pour les deux amoureux. Un matin, la veille du départ d'Arthur, Sara appela le jeune homme sur la galerie.

Le faisant asseoir à côté d'elle, elle lui montra un livre sur la couverture duquel il y avait ce titre : *Les deux fiancés*.

—J'aime bien ce livre, dit elle.

Puis, comme le jeune homme la regardait charmé :

—C'est une histoire magnifique. Veux-tu la savoir ?

—Dite de ta bouche, j'en serais heureux, répondit-il.

—Elle est courte. « C'est un jeune seigneur qui s'éprit un jour d'une jeune fille bien belle, mais pauvre. Il l'avait rencontrée dans un voyage. Avant de la laisser, elle lui fit jurer devant une croix que jamais il n'aimerait autre femme qu'elle. Il jura et partit. Quelques mois après, la jeune fille apprit que son fiancé l'avait trompée. Elle pleura sa douleur et se promit de l'oublier. Mais son amour vainquit sa résolution. Sans

qu'il en sut pourquoi, elle le fit venir et lui répéta devant la croix le serment qu'il lui avait tenu. Le jeune seigneur, touché de la grandeur de l'amour de sa fiancée, se jeta dans ses bras en pleurant, et lui demanda pardon de sa faute... » Eh bien ! comment la trouves-tu ?

—Admirable, répondit simplement Arthur.

Sara resta quelque temps sérieuse, puis subitement :

—Tu m'aimes bien Arthur ?

—O ma Sara ! fit-il avec passion, pourquoi me demander cela ?

—Pourrais-tu le jurer comme le jeune seigneur ?

—Tu doutes donc de moi ?

—Oh ! non, mais une telle preuve me rendrait si heureuse.

Quelques heures après, devant une croix placée à l'encoignure de deux routes, les jeunes gens s'arrêtèrent.

—Exécute ta promesse, dit Sara.

Le jeune homme se tourna vers la croix.

—Je jure, dit-il, devant cette croix que jamais je n'aimerai autre que toi, ô ma Sara.

Le jour suivant, Arthur partit.

II

Les mois se passèrent.

Sara n'avait pas revu son fiancé. Aucune lettre ne lui avait été adressée.

L'avait-il oublié ? Hélas ! oui.

Un matin que la jeune fille, toute chagrine, était accoudée à sa fenêtre, le facteur passant l'appela.

—Mamzelle, il y a une lettre pour vous.

—Bien certain ! fit Sara surprise.

—Comment donc !... La voilà.

Qui pouvait lui écrire ? Serait-ce lui ? Non ! c'est une écriture féminine. Contrariée, peignée, elle fit sauter l'enveloppe et courut à la signature.

C'était une lettre d'une amie.

A peine avait-elle parcouru quelques lignes que son visage devint tout pâle et que deux larmes, deux larmes de douleur, tombèrent de ses yeux. Elle avait lu :

Oui, chère amie, je suis heureuse, la plus heureuse des femmes. J'aime et je suis aimée. Et sais-tu par qui ? Par Arthur..... par Arthur Durand qui.....

Elle n'avait pu en lire davantage.

N'était ce pas assez pour son malheur ?

Elle pleura longtemps son amour déçu, mais,